

DEUX LETTRES

A PROPOS

D'ARCHÉOLOGIE PÉRUVIENNE

PREMIÈRE LETTRE

LE DOCTEUR J. J. VON TSCHUDI,

A MONSIEUR V. F. LOPEZ.

DEUXIÈME LETTRE

MONSIEUR VICENTE FIDEL LOPEZ,

AU DOCTEUR J. J. VON TSCHUDI.

BUENOS AIRES
CHARLES CASAVALLE, ÉDITEUR.
IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE DE MAYO, RUE MORENO, 241.

1878


BERLINER ANTHROPOLOGISCHE GESELLSCHAFT
BIBLIOTHEK
INSTYTUT HISTORII KULTURY MATERIALNEJ P.A.N.
BIBLIOTEKA
B. 136

PREMIÈRE LETTRE.

Le docteur J. J. von Tschudi,

A Monsieur V. F. Lopez.

Monsieur,

A mon grand regret, il n'y a que peu de temps que j'ai obtenu connaissance de votre ouvrage sur les races aryennes. Je l'ai étudié avec soin et je me permets de vous faire quelques observations à cet égard.

D'abord, il me faut avouer que vous avez exercé une critique bien sévère quant à l'ouvrage sur les antiquités péruviennes de M. Rivero, sur lequel figure aussi mon nom, je peux bien le dire, malgré moi. J'ai surveillé l'exécution des planches et j'ai augmenté les matériaux de M. Rivero par plusieurs belles pièces de ma collection ; mais le texte, à l'exception du second et cinquième chapitre, ainsi que quelques observations, est l'œuvre de M. Rivero et j'ai eu même infiniment à lutter pour effacer du Ms. une quantité d'assertions et des hypothèses, dépourvues de toute base scientifique. Je ne peux nullement prendre sur moi la responsabilité de ce que M. Rivero a écrit. Si vous aviez eu l'occasion de connaître mon ouvrage, *Voyage dans l'Amérique du Sud*, vous auriez trouvé bien d'autres idées sur les antiquités du Pérou que celles de M. Rivero dans les *Antigüedades*.

Je ne veux toucher ici qu'un seul point sur lequel vous avez dirigé une critique malveillante directement à mon adresse. C'est la médecine et la chirurgie

des anciens Péruviens. Ce qu'en est dit sur cette matière dans les *Antigüedades*, p. 122, n'est certainement pas une invention ni de M. Rivero ni de moi, c'est puisé des écrits des vieux *Cronistas*; p. 320 de votre ouvrage vous dites : « Jusqu'à nos jours la médecine n'a possédé que deux écoles essentiellement cliniques, celle d'Hippocrate et celles des Quichuas ! ! » Pas à moi seul, mais à beaucoup d'hommes de science, cette assertion a fait l'effet d'une plaisanterie de votre part. La médecine, ou l'école d'Hippocrate, nous la connaissons parfaitement bien, mais pas celle des Quichuas ; et vous-même, Monsieur, vous ne donnez aucune preuve de son ancienne existence. En vain j'ai cherché dans les relations des auteurs contemporains de la *Conquista* et de leurs successeurs des XVIe et XVIIe siècles les preuves de votre assertion ; mais l'étude consciencieuse des auteurs qui ont écrit sur l'ancien Mexique prouvent à l'évidence que les connaissances médicales des Aztèques et des autres nations mexicaines, avaient été au même degré de développement que celles des Amautas.

Vous dites, p. 322: « Mais prenez la même science au Pérou et en Europe pendant toute la durée du moyen-âge et cherchez de quel côté aurait été l'avantage ? »

Il m'est difficile de croire que vous ayez pris cette phrase bien au sérieux. Laissons même de côté le grand maître de l'ancienne science médicale, Hippocrate et Aristetèle, le compilateur Pline ; il n'y a qu'à citer le célèbre Celse, et surtout les huit livres *de medicina* de l'admirable Galène dont l'ingénieux système médical était pendant trois siècles, jusqu'à Paracelse, le système régnant de médecine. Je ne veux mentionner en détail tous les autres auteurs qui ont écrit au moyen-âge sur les vertus médicales des plantes et la médecine pratique ; je me borne tout bonnement à vous demander si vous avez oublié les vastes connaissances médicales que des doctes arabes, disciples de la célèbre école d'Alexandrie, ont répandu en Espagne et une grande partie de l'Europe ?

Dans la même page de votre ouvrage vous m'appelez avec une admirable assurance « élève de l'école

de Boussais!» Hélas! moi, élève de l'école de Broussais! c'était une chose toute nouvelle pour moi, une vraie plaisanterie qui m'a fait sourire. Du temps que j'ai étudié la médecine, Broussais et son système avaient été en Allemagne, où jamais il n'a eu des partisans sérieux, oublié depuis de longues années.

Vous dites *que moi, élève de l'école de Broussais,* suis *frappé grandement* de ce fait que les Péruviens n'ouvraient pas les abscès et ne faisaient pas la saignée générale des grands vaisseaux du système veineux.

Je vous prie, Monsieur, de bien vouloir lire la page 123 de *Antigüedades*. Où y a-t-il, en ce qui y est dit, un seul mot d'étonnement ?

Chaque auteur a le droit d'exiger que celui qui le cite ou le critique, le *cite consciencieusement*; et ce droit vaut aussi bien à Montévidéo qu'en Europe.

Vous dites que les anciens Péruviens avaient connu l'anatomie.

Je demande si c'est connaître l'anatomie, si on connaît l'emplacement des principaux viscères? Dans ce cas, les sacerdotes mexicains, qui savaient si bien arracher le cœur fumant de leurs victimes vivantes, les *gauchos des saladeros,* tous les bouchers, etc., seraient des anatomistes; et sous cette condition j'admets que les Amautas connaissaient l'anatomie. Mais la *science* entend par le mot *anatomie* tout autre chose que la connaissance empirique, et même rude des entrailles en général. Je répète donc que rien ne constate que les Amautas avaient connaissance de l'anatomie scientifique.

Enfin, je vous avoue franchement que je ne suis pas capable de comprendre la *logique* de votre phrase. Eh bien (page 323) jusqu'à la fin.

Je ne veux pas entrer dans d'autres détails, cela me mènerait trop loin. Je répète que je regrette beaucoup de ne pas avoir connu plutôt votre ouvrage. J'aurais eu une bonne occasion d'en parler dans l'introduction de mon travail critique sur le drame *Ollanta,* que j'ai publié il y a deux ans. Mais j'espère de pouvoir le faire sous peu, puisque je suis occupé

d'une seconde édition de ma grammaire *quichua*, ou plutôt d'une grammaire *analytique* de cette langue, et d'un autre travail sur les anciens Péruviens. Je peux vous assurer d'avance que je vous citerai religieusement. Mes études de la langue *quichua* m'ont conduit à des conclusions bien différentes des vôtres ; que, quant au sanscrit, jusqu'à ce jour n'ont pas encore trouvé l'approbation des célèbres sanscritistes allemands et anglais, et cependant je peux vous assurer que votre livre fût bien examiné par les philologues.

Agréez, Monsieur, l'assurance de ma considération très distinguée.

Vienne, 18 décembra 1877.

TSCHUDI.

DEUXIÈME LETTRE.

Vicente F. Lopez,

Au docteur J. J. von Tschudi.

Monsieur,

Je regrette bien sincèrement que le livre d'un auteur si peu connu que je le suis, ait été la cause de sentiments, et de réclamations, aussi vifs, que ceux que vous m'adressez dans votre lettre du 18 décembre 1877. Les lignes qui m'ont attiré vos reproches sont un simple accessoire de mon sujet, où j'ai tâché seulement de passer en revue, d'une manière brève et légère, certaines particularités de la civilisation péruvienne, qu'il ne m'était pas donné de traiter spécialement dans le corps de l'ouvrage.

Cependant, vos réclamations, Monsieur, m'ont fait une pénible impression; et, dans le second volume, que je me propose de publier prochainement, pour compléter mon plan, où je traiterai ces mêmes matières d'une manière plus étendue, j'effacerai tout ce qui a pu vous paraître injuste à votre égard, en déclarant, avec toute sincérité, que, mieux informé par vous-même que l'ouvrage de M. Rivero porte votre nom *malgré vous*, je retire les appréciations qui vous concernent, puisqu'il contient des opinions sur les antiquités péruviennes qui ne sont pas les vôtres.

Maintenant, Monsieur, permettez-moi de vous faire remarquer que le sujet essentiel de mon livre est la langue, l'histoire et la théogonie des anciens Péruviens; et que, par rapport à la langue, maintes fois j'ai

cité vos excellentes publications, quand j'aurais pu préférer Gonzalez Holguin et Torres Rubio, qui, évidemment, ont servi de base à votre dictionnaire et à votre grammaire.

Au reste, il est vrai, et je n'ai aucun inconvénient à le reconnaître ici, qu'en lisant *Las Antigüedades Peruanas*, je me suis fait une idée peu favorable de vos informations sur l'archéologie américaine, et que j'ai douté même si vous possédiez la langue quichua ; car votre traduction d'*Apu-Ollantay* est toute récente, et postérieure de plusieurs années à celle qu'ont publié en espagnol et en anglais M. Barrancas et M. Marckan.

C'est seulement à présent, et par votre lettre, que je viens d'apprendre que votre nom figurait *malgré vous* sur le frontispice de l'ouvrage de M. Rivero, et que vous *n'êtes pas responsable de ce qu'il a écrit*. N'ayant pu le deviner, je me suis trompé sur l'origine de certaines erreurs que je ne pouvais accepter; d'autant plus, que je n'avais pas eu le plaisir de lire votre *Voyage dans l'Amérique du Sud*, dont je viens de connaître l'existence seulement par votre lettre. Je vais me procurer cet ouvrage immédiatement, sachant d'avance toute l'instruction que je puis en retirer.

Vous taxez ma critique de sévère (et d'inconvenante, je crois), mais, en même temps, vous m'excusez ; puisque, selon vous, *Las Antigüedades* contiennent maintes appréciations, et des hypothèses dépourvues de toute base scientifique. C'est encore de la sévérité, M. Tschudi ; et même un peu plus forte que la mienne.

Quant à mon livre, permettez-moi, Monsieur, de vous dire : que ce n'est pas une position sociale comme savant, ni même une satisfaction d'amour-propre, que j'ai cherché en l'écrivant. Ayant étudié avec amour les antiquités et l'histoire moderne de l'Amérique du Sud, vexé même du mépris, de l'ignorance et de la malveillance, avec laquelle il parait être de mode en Europe de nous traiter, nous présentant comme à demi-barbares, j'ai voulu seulement lancer dans le monde savant, une thèse fondée sur des études consciencieuses à défaut d'autre mérite, dont les

conclusions, dans l'état actuel de la science, pourront ne pas être acceptées, mais dont la base et la filiation attireront forcément d'elles-mêmes l'attention et la loyauté de quelques savants sans préjugés d'école ou de routine, comme j'en ai déjà la preuve.

Vous me menacez à l'avance d'un verdict défavorable qui ne m'épouvante pas. Je comptais là-dessus. Mon livre sera peut-être oublié ou regardé comme très-peu concluant, ou très-incomplet. Il aura fait scandale, peut-être, car il est tout-à-fait différent de ceux qu'on a publié avant lui. Vous devez comprendre que cela ne peut m'affecter, puisque je le savais d'avance. Mais, je ne suis ni le client ni le candidat d'aucun corps savant ou officiel. Je suis un intrus, *un certain M. Lopez,* comme le disait dernièrement une de vos feuilles périodiques, avec une délicatesse toute pleine d'esprit, qui m'a fait sourire aussi dans mon coin.

Mon seul but, mon seul intérêt, a été la recherche de la vérité historique sur l'Amérique ancienne. Supposez que des études, que des investigations ultérieures et définitives, décideront que le fondement de ma thèse est inacceptable : soit ! On aura étudié à fond les questions, les langues, les dynasties, les races et l'enchaînement des différentes civilisations américaines qui se sont produites dans l'antiquité laissant couvert le pays tout entier de ces prodiges d'architecture, de ces canaux, de cette haute culture sociale constatée par la profusion étonnante de grands monuments et d'anciennes villes, éparses partout, que M. Squier vient de trouver ; et dont, avant lui, on ne connaissait qu'un petit nombre dans des endroits isolés. Ces merveilles nous révèlent donc l'existence de plusieurs civilisations, les unes plus anciennes que les autres, échelonnées dans une longue série de siècles dès la plus haute antiquité.

Les savants européens qui croient que tout cela a eu son origine dans le mouvement propre des Américains eux-mêmes, me font l'effet, Monsieur, de ces autres savants très-profonds dans l'astronomie et dans la géologie, qui croient néanmoins aux miracles de la

Bible et au surnaturel de l'Evangile. Ce serait certainement le seul exemple d'un fait pareil, un phénomène sans précédent et sans raison d'être ; car vous savez qu'il n'a pas existé un seul peuple civilisé, qui ne s'enchaîne à de plus anciens que lui, dans la série des temps. Et il serait vraiment étonnant que Dieu, ou la Nature, qui fait toujours ces choses avec une si grande simplicité, eût réservé, pour l'Amérique toute seule, cet exemple, si exceptionnel, d'une civilisation tout asiatique, et parfaitement ancienne selon nos idées, mais sans aucune liaison avec l'Asie et avec ses langues civilisées.

De toute manière, si cela fut, il faut convenir que l'Amérique a été bien supérieure en intelligence à l'Europe. Car l'Europe doit tout ce qu'elle est, à l'initiation et aux traditions asiatiques, tandis que, selon mes critiques, la civilisation sud-américaine aurait tout créé d'elle méme : ses œuvres prodigieuses, ses arts, ses grands travaux de mathématiques appliquées, ses calculs astronomiques, son gouvernement si bien établi et si hautement administratif, sa culture, sa tolérance religieuse, son droit civil et public, son système militaire, ses fortifications admirables, sa colonisation des déserts, et son type asiatique, si supérieurs à tout ce que l'Europe (héritière du monde ancien) a fait d'elle-même avant le dix-septième siècle. Et tout cela aurait été créé et porté à un degré suprême de développement par l'Amérique et pour l'Amérique toute seule !

Je ne crois pas, Monsieur, aux miracles ni aux exceptions dans le développement moral de l'humanité. Je crois à l'unité de la civilisation et à sa bifurcation avec l'Inde et les peuples asiatiques, quoique je ne crois pas à l'unité ethnologique des races ; c'est-à-dire : je crois que tous les peuples civilisés, malgré leurs différences d'origine, sont l'œuvre des traditions aryennes, et de la bifurcation de ces traditions avec les races antérieures et coexistantes.

Le temps dira qui a raison ; et le temps n'est pas encore arrivé où la science a dit son dernier mot, car on sait bien peu de chose encore, permettez-moi, Mon-

sieur, de vous le dire, sur l'archéologie américaine : même la plupart des Européens ignorent, à présent encore, ce qu'est l'Amérique du Sud moderne. Les brouillards de l'Océan Atlantique leur troublent la vue ; et l'influence de préjugés d'école et de la routine les retiennent au seuil de ce qui les effraie.

Vous craignez le scandale. La hardiesse contre vos maîtres vous paraît un crime.Moi, qui n'habite pas dans ce même milieu, qui ne suis pas arrêté par les mêmes convenances, je me conduis d'une manière toute différente : libre d'appréhensions, exempt de crainte, et dégagé de tout lien avec votre science officielle, qui, soit dit entre nous, n'a eu toujours le dernier mot dans les débats scientifiques.

La recherche de ce dernier mot a été mon but. Peut-être, est-il lointain, et même illusoire. Mais, il sera prononcé certainement ; et mon œuvre, qu'elle soit vraie ou fausse, aura donné lieu à un genre d'études qui n'étaient pas faites sur le même plan, quoiqu'il ne nous manque pas de lueurs intuitives à cet égard.

L'isolement absolu de la civilisation d'origine américaine est, véritablement, quelque chose d'aussi peu scientifique, et d'aussi étrange, que le serait de dire que le Nouveau Monde n'est pas une partie organique de l'unité de la terre, aussi essentielle, par elle-même, que les autres continents, au mouvement astronomique du globe et à son équilibre dans le ciel. Et vous savez que la science d'une certaine époque l'a nié au nom de l'autorité.

Si je compare, Monsieur, ce que vous dites sur les connaissances des Péruviens en chirurgie et en médecine avec les révélations et les preuves que M. Squier vient de nous faire connaître, je dois croire que, dans mon livre, j'ai marché un peu plus près de la vérité que vous ne le croyiez en m'adressant votre lettre.Les connaissances chirurgicales des Amautas vous inspirent le plus profond mépris. Cependant, M. Squier a enrichi la science de crânes péruviens *très anciens*, trépanés avec un art admirable, et par des procédés presque semblables à ceux qu'emploie la science eu-

ropéenne. Je vous envoie ci-joint une copie de la gravure originale.

Qu'en dites-vous, Monsieur? Je crois qu'en m'adressant votre lettre vous ne connaissiez pas encore l'ouvrage si sérieux et si capital de ce grand explorateur. Car, à présent même, la trépanation du crâne est une des opérations chirurgicales des plus hasardeuses et des plus délicates, même à l'aide des instruments perfectionnées de la chirurgie moderne. A elle seule, cette pièce suffit à nous faire connaître la compétence et la profondeur des connaissances anatomiques que possédaient les Péruviens, il y a quatorze ou quinze siècles. Une seule pièce trouvée de cette importance suffit pour démontrer que, puisqu'ils pratiquaient cette opération, elle leur réussissait, quelques fois au moins.

En parlant sommairement, dans mon livre, et sous la forme d'un léger résumé, de l'état comparatif de la médecine dans l'Amérique et dans le moyen-âge européen, je n'ai pas dit, comme vous le donnez à entendre, que les Amautas eussent possédé des écrivains et des génies théoriques supérieurs aux savants connus de l'Europe héllénique. Comment pourrais-je dire une telle chose, quand il n'y a pas un seul savant péruvien qui ait survécu à la dévastation épouvantable de la conquête? J'ai énoncé seulement qu'au moyen-âge la *clinique pratique,* la thérapeutique, avait au Pérou des fondements plus rationnels, et mieux assis sur l'observation, que dans l'Europe : Notez bien, Monsieur, que j'ai dit au moyen-âge et pas autre chose.

Et puisque vous avez nommé Paracelse dans votre lettre, permettez-moi de profiter de ce nom, si célèbre, pour constater l'état des sciences médicales en Europe, et, pas seulement au moyen-âge, comme je disais tout à l'heure, mais encore au XVI[e] siècle, c'est-à-dire, trois siècles plus tard.

Ce médecin, si grand selon quelques-uns, apporta de l'Orient le mercure et l'opium ; mais il les employa avec si peu de jugement et si peu de connaissance de leur adaptation à l'organisme humain, que,

dans la plupart de ses applications, il commit d'énormes fautes, sans aucune méthode clinique ou base prouvée par l'observation et le diagnostic.

Vous savez bien mieux que moi, Monsieur, combien il était asservi aux superstitions les plus absurdes qui aient obscurci l'histoire de la médecine. Au dire des écrivains dont le témoignage ne peut pas être récusé, il n'avait aucune espèce de discrétion pour prendre ses informations pratiques médicales. Il consultait des théologiens, des vieilles femmes, des éxorcistes et des sorciers de tout genre. Alchimiste avant tout, il prétendait posséder la *Pierre philosophale* et l'*Elixir de vie*, la *quintessence*, l'*arcane du vitriol* ; et surtout le secret de l'opium mêlé au mercure, dont il a écrit : *ex duabus tantum rebus constans, quibus excelentiores, in mundo reperiri nequeunt, quâ morbos omnes ferè curantur*.

Libavius dit encore que, comme médecin, Paracelse n'avait aucun savoir scientifique, malgré son épitaphe ; qu'il tua (*sic*) multitude de malades, et qu'il rendit vraiment malades d'autres personnes qui ne l'étaient pas sérieusement ; que ses écrits sur la médecine sont si pleins d'impostures et de superstitions, qu'il va jusqu'à enseigner qu'un homme, tout seul, et sans commerce avec une femme, peut faire un petit enfant vivant, et parfaitement pareil à ceux qui naissent de la femme, seulement beaucoup plus petit ; et il donne encore des instructions pour le faire, aussi indécentes qu'absurdes. Il se vantait d'avoir reçu des lettres de Galien et d'avoir cherché querelle à Avicenne, à l'entrée du royaume infernal. Il soutenait que le corps humain contenait le levant et le couchant, avec tous les signes du zodiaque. Il enseignait que pour extraire un dard ou une flèche d'une blessure, il fallait invoquer l'influence de certaines constellations ; car il professait, selon Tennenann, que, d'accord avec l'harmonie universelle, les étoiles avaient une influence immédiate sur le monde sublunaire et sur la vitalité des éléments de notre corps ; et que, par conséquent, il fallait les faire agir au moyen de formules cabalistiques.

Voilà, Monsieur, où en était la science au XVIe siècle.

Cependant, vers la même époque, les Péruviens possédaient, depuis des siècles, une pharmacopée dont les applications cliniques, s'appuyaient sur une méthode curative fondée sur des observations bien confirmées, et suivies jusqu'à présent par la pratique et par la science.

Il n'y a pas grand savoir, certainement, à purger ou à faire vomir un malade. Mais, si je ne me trompe, l'emploi de la Chinchona, par exemple, comme tonique, comme moyen de combattre les maladies intermittentes, repose évidemment sur des études d'une autre valeur, qui s'enchaînent même aux principes scientifiques de la phisiologie moderne. Et vous savez, bien mieux que moi, de combien d'autres applications péruviennes on pourrait faire les mêmes éloges, et les regarder comme de grandes conquêtes dans l'ordre scientifique des faits.

Il faut donc que ces pratiques péruviennes, qui ont jété une si grande lumière dans les sciences médicales modernes, et qui ont suffi pour renouveler leurs méthodes curatives de la fièvre et d'autres grandes maladies, aient reposé sur une observation rationelle,et tout-à-fait organique,qui fait rejeter toute supposition d'empirisme aveugle ou brut, par rapport à l'enseignement des Amautas; de ces savants inconnus, qui ont péri par milliers dans l'espace de trois années, dans les bûchers de l'Inquisition, et dans les profondeurs des mines, cherchant des métaux précieux pour rassasier l'avarice des tyrans autrement ignorants et barbares que leurs victimes.

Il est vrai, Monsieur, que dans mon livre je dis qu'au moyen-âge les sciences médicales s'étaient avilies. Et certainement, elles n'étaient pas, tant s'en faut, ce qu'elles avaient été au temps de Pline et de Galien. Permettez-moi, Monsieur, de rappeler à votre attention ce que nous en dit M. Daremberg (page 277 du IIe volume). Selon lui, le moyen-âge professait une médecine de *quatrième main*; on avait condamné à l'oubli la méthode des anciens pour des formes

scholastiques et mystiques, *aussi vaines que subtiles,* les mêlant avec des superstitions nombreuses.

J'ai écrit simplement que ces pratiques étaient bien inférieures aux pratiques péruviennes, et que l'école des *Hippocratiques* ressemblait plutôt à ces dernières qu'à celle du moyen-âge.

Pour abréger, et parce que ce n'était pas le vrai but de mon livre, j'ai parlé seulement d'Hippocrate, enveloppant dans la tradition commune, Pline, Celse, Galien, l'Ecole de Salerne et toutes les autres écoles que j'ai considérées comme membres de la filiation grecque.

Même les Arabes, dont vous me parlez, Avicenne surtout, appartenaient aux Hippocratiques, pris en général ; c'est-à-dire, à cette même méthode d'observation et de spectative, dont j'ai cru aussi apercevoir l'existence parmi les Péruviens, à la nature de leurs drogues et à la manière de les employer. Pour prouver la supériorité des Péruviens sur les pratiques du V[e] au IX[e] siècles, je me suis appuyé sur l'autorité concluante de Grégoire de Tours, que j'ai cité dans mon livre ; et auquel je pourrais ajouter d'autres encore, M. Draper, par exemple, qui est lui-même un illustre médecin.

Dailleurs, Monsieur, où ai-je méconnu le savoir des latins hippocratiques, comme Pline, Galien etc.? Ce que j'en ai dit prouve tout le contraire ; voici mes paroles, page 322 : — « Jusqu'à nos jours, la médecine n'a possedé que deux écoles essentiellement *cliniques* (c'est-à-dire curatives), celle d'Hippocrate et celle des Quichuas ». Où ai-je dit que celle-ci fût supérieure à l'autre, et à sa tradition parmi les latins ? N'ai-je pas énoncé (page 324) toutes les circonstances qui atténuent mon assertion, par rapport à la tradition des Péruviens, perdue aujourd'hui dans son ensemble théorique ? Alors, Monsieur, je pourrais vous rappeler votre phrase même:— « Chaque auteur a le droit d'exiger que celui qui le cite, le cite *consciencieusement,* aussi bien à Montévidéo qu'en Europe ».

L'ouvrage même de M. Rivero (dans lequel je ne savais pas que votre nom figurait *malgré vous)* nous

fait connaître à la page 122 (très-légèrement par malheur) tous les éléments d'une pharmacopée telle, qu'elle suppose l'existence d'une clinique méthodique, qu'a été fondamentalement conservée et suivie par la science moderne, et qui n'est pas moins étendue, je pense, ni moins bien établie dans l'observation rationelle, que la clinique hippocratique.

Ayez la bonté, Monsieur, de remarquer que je n'ai parlé que de la méthode curative ou thérapeutique; laquelle, à ce que j'imagine dans mon ignorance, est la partie essentielle de la médecine *selon les anciens*. En parlant des Quichuas, comme vous le concevez, je n'ai pu avoir l'intention de les écraser par la comparaison avec les progrès prodigieux que la science a fait depuis Molière, avec l'aide de la chimie, de la chirurgie médicale, et de l'adaptation des instruments créés par l'art moderne. Chaque chose en son temps et en son lieu ; afin que les transcriptions soient aussi loyales au Rio de la Plata qu'en Europe.

Vous m'accusez de ne pas vous citer *consciencieusement*. Je crois que vous êtes injuste envers moi. D'abord, la brièveté avec laquelle j'ai traité la matière dans mon livre, comme simple complément *épisodique*, ne me permettait pas de vous transcrire au long. Ensuite, il est facile de s'apercevoir que j'ai fait un simple et léger rapport des opinions que je combattais : et dans ce cas, tout le monde admet (et toutes les polémiques en rendent témoignage), qu'on peut se tromper consciencieusement en interprétant les pensées des autres, en abrégeant l'expression ou en leur attribuant une valeur qu'elles n'ont pas. A cet égard, on peut se tromper consciencieusement aussi bien à Montévidéo qu'en Europe. Chaque jour et chaque livre nous apportent de nombreux exemples de ce genre de malentendus. Résumer une doctrine est un travail qui appartient au jugement de celui qui résume, et par conséquent, on peut se tromper consciencieusement ; car résumer n'est pas transcrire.

Donc, vous avez été trop vif, Monsieur, et trop empressé, non-seulement dans l'expression, mais surtout dans la nature de votre plainte.

Même à présent, et en vue de vos réclamations, je me permets de penser que je n'ai pas mal rapporté les assertions du livre que vous avez signé avec M. Rivero, et je vais vous transcrire, pour m'excuser avec vous de cette insistance.

« De cualquier modo (dit-il) los conocimientos curativos de los Amautas eran empíricos y *limitados*, y se ceñian á mitigar los síntomas mas alarmantes de la dolencia, *sin sistema alguno* nosológico ó terapeútico » et vous dites celà, monsieur, malgré l'exemple de la Chinchona ! Je continue : — « De todos los medios exploratorios, usados por nuestros médicos, para diagnosticar las enfermedades, no conocian otro, que el estado de la membrana mucosa de la lengua. » Je voudrais bien savoir, Monsieur, sur quels documents reposent ces assertions. La pharmacopée péruvienne, sérieusement étudiée depuis la *Calisaya* jusqu'à la *Rataña*, la *Chucumpa*, et cent autres moyens, prouve que leur diagnostic embrassait une sphère bien plus étendue que ne le suppose M. Rivero ; et que ce diagnostic avait une base rationnelle et scientifique.

Quant à la chirurgie, M. Rivero dit encore que les Amautas n'étaient pas arrivés à employer la saignée proprement dite — « habian llegado á reconocer, que en ciertos casos, conviene disminuir la masa de la sangre ; pero *siempre en las inmediaciones* de la parte doliente...... produciendo evacuaciones, que, mas que á nuestras sangrias propiamente dichas, se asemejaban á las emisiones de sangre locales..... La cirujía operatoria *era completamente desconocida* á los facultativos peruanos....... *sin la menor idea de la apertura de abcesos*, con instrumentos constantes, etc., etc. »

Je relis ce que j'ai écrit à cet égard, et, malgré deux expressions inconvenantes, que je regrette de tout mon cœur, où je taxe, comme vulgaire, ces aperçus si capricieux, et, à ce que je crois, dépourvus de fondement, je ne vois pas où est l'inexactitude de l'abrégé que j'en ai fait dans mon livre. Je crois que des chirurgiens qui avaient trépané les crânes avec des instruments aussi délicats que ceux dont M. Squier

et M. de Broca nous ont parlé, d'après la copie que je vous envoie, ne pouvaient pas ignorer la manière de couper un membre et d'ouvrir un abcês.

Je pense que l'opération du trépan était en Europe, même au XVI[e] siècle, un des cas les plus graves de la chirurgie médicale. Je ne sais pas si on la pratiquait dans le moyen-âge ou dans l'antiquité classique. Le seul cas que je connaisse est celui du prince D. Carlos, le fils de Philippe II ; et il nous montre assez évidemment quelles étaient les énormes difficultés que cette opération offrait aux médecins les plus célèbres de l'Europe dans ce temps-là. Et encore, il faut remarquer que Don Carlos n'a pas été proprement trépané, puisqu'on se limita à ruginer simplement la surface osseuse du crâne ; tandis que dans l'exemplaire présenté à la science par M. Squier, nous avons un cas de trépanation véritable et accomplie.

Au Rio de la Plata nous avons aussi des médecins chirurgiens très habiles et très instruits. J'ai fait lire à quelques-uns d'entr'eux, qui sont en même temps des littérateurs distingués, le court aperçu de mon livre sur la clinique péruvienne mise en parallèle avec l'école hippocratique ; et, bien loin d'y trouver rien d'absurde, ils ont jugé, au contraire, que tout ce que je dis lâ-dessus est bien fondé et rationnel.

Je pourrais même aller un peu plus loin, si je le voulais. Un savant du Chili, M. Domeyko, dont vous devez connaître le nom et l'importance, a dit, écrivant sur la métallurgie, que certaines amalgamations pratiquées par les anciens Péruviens, prouvent qu'ils avaient une connaissance profonde des lois chimiques qui opèrent pour produire le résultat. Et un autre de nos chimistes les plus distingués, M. Puiggari, adonné à l'étude de la *coca*, a découvert que l'emploi de cette feuille ne développe ses qualités essentielles, dans l'économie humaine, qu'en la mêlant avec le carbonate de soude, en raison de certaines lois chimiques que l'analyse prouve admirablement ; ainsi, ce savant dit que c'est évident, pour lui, que les Quichuas connaissaient parfaitement ces lois, puisque, comme

vous savez, ils ne machent jamais la coca sans la mêler avec la *Llypta*,

Mais, supposez qu'à cet égard il y eut erreur de ma part : — est-ce que ce n'est pas un fait avéré, dont tous les anciens historiens de la conquête ont parlé, que l'habileté des *Koyas* comme pratitiens, et comme initiés dans les propriétés médicinales de leurs plantes et de leurs résines ? D'ailleurs, cette partie de mon livre, je le répète, n'est qu'un appendice insignifiant, qui a très peu de rapport avec le sujet capital. Je m'étonne donc, qu'étant vous-même si bien pénétré des secrets de la langue quichua, vous ayez porté toute votre attention sur la partie simplement accessoire, ou épisodique, de l'ouvrage.

Il est vrai, Monsieur, que vous me faites espérer une réfutation générale, invoquant même les conclusions de divers savants ; je l'attends sans émotion, et avec la conviction que mon livre et ma thèse gagneront beaucoup à être discutés. Car, quelques-uns au moins de mes savants critiques, voudront étudier la matière et les preuves, avec connaissance de cause, et avec bonne foi, sans préjugé par rapport aux thèmes, aux racines et à la grammaire quichua, que bien peu de *savants sanscritistes* (peut-être qu'aucun même) ne connaissent encore.

Quand aux autres, qui écriront sans avoir approfondi cette langue, ils diront ce qu'ils voudront : ils seront toujours en dehors du sujet, comme tous ces héllénistes et latinistes qui maudissaient Bopp et ses disciples, *sans vouloir étudier le sanscrit.*

Je savais d'avance, Monsieur, que mon livre ne trouverait pas grâce à vos yeux. Dans mes études sur la langue et sur la théogonie des Péruviens, j'ai cru avoir trouvé des éléments, et des secrets, bien différents de ceux que vous avez vus dans vos ouvrages, que je trouve, néanmoins, pleins de savoir et de science, mais, dont l'esprit et la portée diffèrent tout à fait du mien. Vos objections étaient toutes naturelles, malheureusement pour moi : il était en dehors de la nature humaine qu'il en fût autrement.

Dernièrement, j'ai eu une grande satisfaction en

lisant le grand ouvrage de M. Squier : le seul, à ma connaissance, qui ait rétabli toute la grandeur et la solennelle vérité des reliques de la civilisation péruvienne. Il a découvert que tout le pays était plein de ruines; et, en maints endroits, il a retrouvé les traces du *culte lunaire* des peuples primitifs, que j'avais soupçonné et jeté dans la discussion.

En interprétant les symboles mis en lumière par cet explorateur, et en étudiant la topographie, où la langue est empreinte, comme je tâche de le faire dans la *Revista del Rio de la Plata*, je suis arrivé à pouvoir constater des faits précieux et incontroversables, qui appuient la plupart des assertions que j'avais avancées dans mon ouvrage.

Si vous avez eu l'occasion de lire cet ouvrage hors ligne — *Travel and exploration of the land of the Incas by M. Squier (1877)* vous aurez vu comme cet auteur partage aussi mes opinions fondamentales. Il va même jusqu'à affirmer que les Péruviens étaient beaucoup plus avancés dans les sciences naturelles que leurs conquérants ; qu'ils connaissaient même la loi des fluides, inconnue aux Romains (page 442). L'Espagne néanmoins était dans le XVI[e] siècle aussi avancée que n'importe quelle autre nation européenne.

Ce précieux ouvrage, écrit sous le patronnage des Etats-Unis, est venu ratifier toutes mes vues sur la théogonie et l'astronomie des anciens Péruviens. A la page 188 on trouve la représentation du solstice d'été sous la forme du Cerf ardent à la génération, dont j'ai découvert l'existence comme signe du Zodiaque, sous le nom de *Topa-Taruca*. Ce fait archéologique est d'une énorme importance; et personne ne l'avait aperçu avant moi. Vous pouvez le voir admirablement représenté à la page déjà citée. Le dessin reproduit parfaitement la figure et le nez d'un cerf, couronné d'un hémisphère céleste, ou thiare, divisée en zones lumineuses et obscures. Il porte au front le signe divin du *Tau*, et sur l'épaule un énorme phallus, symbole, comme je l'ai déjà dit, du pouvoir souverain de la génération, c'est-à-dire du soleil, dans toutes les théogonies du sabéisme et du naturalisme ancien.

Fig. 1ª (pag. 188

Fig. 2ª
pag. 186

les scarabées, qui sont les alliés des ténèbres et des esprits infernaux dans toutes les théogonies anciennes et classiques, comme vous le savez.

Ces deux vases précieux sont à présent au musée de Londres, et je vous engage à les confronter avec les *fantaisies* de mon livre, afin que vous puissiez décider si ces *fantaisies-là* étaient, ou non, bien près de la vérité récemment mise en lumière.

A la page 180 vous trouverez une autre allégorie également précieuse et frappante. Le Soleil, sous la forme d'un dieu colossal et caractérisé par les flammes ardentes de l'été, et *par le triangle classique*, reçoit, au solstice d'été, les hommages et les adorations d'un chef suivi de ses peuples ; il leur offre la *chicha* (le *soma* des Indiens), jus de la moisson récente. Sur sa tente, soutenue par la colonne solsticiale, resplandit le disque luminaire dans toute sa rotondité. A l'extrémité Nord la colonne prend la forme contournée du serpent, et avale une partie du disque solaire, qui s'obscurcit pendant l'hiver, avec d'autres allégories nombreuses, et non moins décisives, dont je vous fais grâce, et que j'analyse dans la *Revista del Rio de la Plata*.

Je pourrais me laisser entraîner, Monsieur, à mille autres considérations sur les documents et les monuments que M. Squier vient d'exhumer dans sa grande et précieuse exploration du Pérou. Ils ont pour moi une valeur tout personnelle, car ils m'ont donné l'occasion d'entreprendre un autre volume de mon ouvrage, et probablement une nouvelle édition du premier, où je serai heureux de faire disparaître tout ce qui personnellement a pu vous offenser, tout en persistant néanmoins dans mes vues et dans mes opinions.

Plût à Dieu que je puisse connaître à temps vos nouvelles publications. Mais, si elles paraissent en allemand, j'aurai le regret de ne pouvoir pas les lire, car je ne connais pas cette belle langue.

A mesure que j'approfondis l'ouvrage de M. Squier, et que j'admire les trésors inépuisables, qu'il y offre à l'observation des savants qui voudront étudier l'Amérique ingénument, et sans préjugés d'école, je

m'étonne qu'on vienne encore nous parler, au nom de Garcilazo, et de sa maigre dynastie incassique, dans le terrain de l'archéologie, de l'histoire et de l'anthropologie. Voilà le point capital de mon procès avec la science européenne. Concédez cent siècles de civilisation indigène ; concédez des cataclysmes terrestres, des révolutions climatériques, des changements dans les vents alisés et dans les courants maritimes, par le dégel des pôles ; concédez la submersion d'anciens continents, leur fractionnement, seulement dans la mer Pacifique et dans l'Océanie ; et mettez l'histoire humaine, dans l'Amérique, en accord avec la science et la marche de la création et des races primitives ; et vous verrez que les idées de mon livre sur ces races, sur les langues et les traditions américaines, ne sont pas si absurdes qu'on veut les faire autour de vous.

M. Max-Müller, ce grand juge de ces sortes de choses dans notre siècle, qui pêche, trop peut-être, par la circonspection et par la prudence, a jeté en passant quelques aperçus d'une grande portée sous ce rapport. A la page 272 du 2e volume de ses *Chips from a German Workshop*, il nous dit, après avoir nommé Alexandre Humboldt, que, *dans les langues* et dans les *traditions*, aussi bien que dans la faune et dans la flore des deux continents opposés, il y a de nombreuses indications, qui paraissent justifier l'admission d'un passage, ou pont primitif d'îles, à travers le détroit de Behring.

Si un savant de cette importance, et si prudent, est disposé déjà à nous accorder un point aussi capital que la relation possible des races américaines avec les origines asiatiques, nous sommes fondés à espérer, qu'à mesure que les découvertes avanceront, d'autres savants trouveront le parallélisme primitif des langues et des cultures sociales entre les Asiatiques et les Péruviens. Car, une parenté originaire de race suppose au moins une bifurcation dans leur développement respectif.

C'est le même grand savant qui nous a déclaré, que, dans l'état actuel de la philologie, on ne peut pas nier

aux langues touraniennes certains caractères essentiellement aryens.

Eh bien ! Monsieur, la langue *quichua* emploie les mêmes formes de la déclinaison et de la conjugaison que la langue *Asamèse,* que la langue *Guzerati* et que toutes les autres de la Péninsule Indienne.

En parlant d'elles, M. Müller nous apprend, non-seulement que leur grammaire *n'a rien d'incompatible avec les traits distinctifs de la grammaire aryenne,* mais il ajoute encore, *qu'elles sont toutes de descendance aryenne ; que le sang qui circule dans leurs veines est du sang aryen ; et que dans leurs dictionnaires et dans leur grammaire, elles ont emprunté largement à leurs voisines aryennes* (Introd. Remarks to the touranian Researches). On sait bien peu de chose encore, Monsieur, sur l'histoire primitive de l'Inde et de ses grandes péninsules ; bien peu sur l'engrenage de ses races : sur ses colonies et sur les changements du globe après l'existence en Asie de l'homme civilisé, pour qu'il soit possible de vider, avec tant d'empressement, les questions de langues et de tradition que j'ai soulevées dans mon ouvrage.

Pour moi, je le répète, mon livre est un procès. Le gagnerai-je ? Le perdrai-je ? Je l'ai écrit avec la conviction que je marchais vers le vrai. Mais, s'il en est autrement, le verdict ne viendra qu'après avoir étudié à fond les choses du Pérou, à la lumière des découvertes qu'on commence tout récemment à faire. Et croyez-moi, Monsieur, je ne me désolerai pas.

Je regrette vraiment une seule chose : c'est d'avoir dit que vous étiez *Broussaiiste*. Remarquant le grand cas qu'on faisait de la saignée générale dans le livre de M. Rivero, j'ai demandé des renseignements à quelques personnes qui avaient habité le Pérou ; et, à ce que je vois, elles me les ont donnés inexacts. Je vous en demande pardon, Monsieur ; c'est la seule erreur grave que j'aye commise dans mon livre par rapport à vous.

D'ailleurs, il y a une autre circonstance qui m'affecte. Votre lettre est empreinte de mots et de traits

qui donnent au style un air très peu amical, et même malveillant. Je ne vois pas bien clairement la justice de ce procédé. Si vous aviez à vous plaindre de mes critiques, c'est que j'ignorais que votre nom *figurât malgré vous* au frontispice du livre de M. Rivero, que vous critiquez, vous-même, plus sévèrement que moi, dans votre lettre. Avoir pensé que vous étiez Broussaiiste, il y a trente ans, ce n'était pas vous injurier, car cette école compte de grands médecins, et à rendu de grands services à la science. Et si la cause de votre peu de bienveillance, est le scandale soulevé par mes opinions et par mon système, permettez-moi, Monsieur, de vous faire observer que vous aviez le droit de me critiquer ; mais, pas le moins du monde, celui de vous fâcher, ni de me regarder de si haut.

Ces observations sont sincèrement amicales ; et je vous proteste que je lirais toujours vos livres, quoiqu'ils diffèrent de mes opinions, avec plus de bon vouloir, et de sympathie, que je n'en ai mérité de vous.

Vous m'anticipez, Monsieur, que notre discussion est destinée à la publicité dans un prochain travail que vous allez faire sur les topiques même qui font l'objet de votre lettre. Cela étant, j'ai pensé que j'étais autorisé à la publier avec ma réponse ; car, il ne me conviendrait pas que vos objections prévinssent l'opinion de mes amis sans ces antécédents.

La carte de visite, que vous avez eu l'amabilité de joindre à votre lettre, me fait connaître, Monsieur, la haute position que vous occupez. Si elle est le juste hommage accordé à votre savoir et à votre caractère, je vous fais, Monsieur, mes plus sincères compliments. Mais je me permets, en même temps, de vous assurer, que vos titres à ma haute considération, resteront toujours, pour moi, dans vos ouvrages sur la langue quichua.

Vicente F. Lopez.



I H K M
BIBLIOTEKA
B. 136
http://rcin.org.pl